

tal la matière ? Croyez-vous que ce sera entre les insectes et les astres, entre ces deux extrémités des choses visibles que le génie habitera, qu'il se casernera là, qu'il acceptera ce partage ? Ah ! qu'une science froide et morte prenne la matière pour domaine, c'est son lot : Mais la pri-on de la matière, le génie ne l'acceptera jamais ; toujours il franchira les mondes, toujours il dira comme Lucifer : *Je m'élèverai du côté de l'aquilon, sur la montagne, je placerni mon trône à côté du trône de Dieu.* C'est aussi par cela même une raison religieuse, car quand on est dans cette élévation-là, quand on arrive à Dieu, on est dans la religion. Et puis qu'est-ce qui empêche ordinairement d'être religieux ? c'est une petitesse d'esprit qui ne permet pas de monter très haut, qui s'arrange du monde présent ; c'est une froideur d'âme qui ne peut pas sentir l'amour de Dieu, qui souffre quand on dit que Dieu s'est fait homme, qu'il est mort pour nous. Mais le génie, dans les flammes d'amour qui le dévorent, comprend que Dieu se soit fait petit, qu'il soit mort ; il n'y a rien qui comprenne mieux l'abaissement volontaire que ce qui est élevé.

"C'est pourquoi tous les esprits de l'antiquité ont respecté et propagé la foi religieuse. Lisez Homère, Sophocle, Platon, Aristote, Virgile, Plutarque, Cicéron, vous n'y trouveriez pas une phrase irrespectueuse pour les Dieux. Passant par-dessus la superficie du culte de leur temps, ils exprimaient dans leurs écrits des sentiments si profondément religieux, qu'à tout moment, les pères de l'Eglise les ont cités et qu'à côté de l'Evangile, nous trouvons dans les textes de nos docteurs des maximes et des passages empruntés aux poètes, aux orateurs, aux historiens et à tous les grands génies de l'antiquité.

"Et cependant, Messieurs, les hommes de génie ont été contre nous dès le premier moment du christianisme. Vous savez les attaques des philosophes d'Alexandrie, puis la succession des hérésiarques, Arius, Photius, Luther, arrachant successivement à l'Eglise des nations tout entières. Encore n'était-ce là qu'un prélude. Je passe rapidement sur ces faits pour arriver au fait capital, à cette conjuration des hommes de génie se réunissant pour déclarer la guerre au christianisme, appelant en propres termes les fils de Dieu, devant qui tout genou doit fléchir sur la terre, dans le ciel et dans les enfers, l'appelant du nom d'infâme, convoquant l'humanité tout entière à briser ses autels, et l'Europe répondant à cette conspiration de l'incrédulité constituée en une véritable puissance. Ce fait ne s'est vu nulle part ailleurs, ni chez les païens, ni chez les mahométans, ni en aucune autre religion, quelque misérable qu'elle fût ; il est particulier au christianisme, et assurément, j'ai le droit de m'en étonner et de vous demander à vous-mêmes d'en être étonnés.

"J'active, Messieurs, à la raison populaire. La raison populaire est le bon sens pratique de la vie. Le peuple n'étudie pas, il n'étudiera jamais ; le peuple n'est pas savant, il ne le sera jamais. Dieu, en échange de la philosophie et de la science lui a donné un instinct de la vie ; il sait discerner dans tout ce qui l'entoure à une certaine étendue le vrai, le bon et tout ce qui lui est utile. Un pauvre ouvrier dans sa boutique n'entend pas votre philosophie, mais quand il s'agit de donner des maîtres à ses enfans, vous aurez beau l'avoir empoisonné de vos doctrines ; fût-il même devenu philosophe, ce pauvre homme, quand il s'agit de l'âme de ses enfans, il ne se trompera pas, il ira droit aux véritables maîtres, il prendra quelque frère caché sous un froc, méprisé peut-être, mais dévoué.

A continuer.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

On dit que M. Tanner est allé en Suisse pour chercher des ouvriers qui puissent le seconder dans son zèle ; mais en attendant on débite toujours ses *Pelleries*, je veux dire la grande feuille des Commandemens de Dieu, revus et corrigés je ne sais par qui.... Ce n'est pas par Luther, j'ai eu occasion l'année dernière de faire voir que Luther, dans son catéchisme enseignait les commandemens de la même manière que nous. *Appendice à la bible allemande de Luther, page 23, Lunebourg. 1640.* Ce n'est pas non plus Jean Hus, père des Religioneux de Bohême. *Opera Hus, Norimberge 1558, page 30.* Ce père divise les commandemens comme Luther, et par conséquent comme nous les divisons encore aujourd'hui ; mais comme je ne voudrais pas me répéter, ceux qui voudront ces preuves pourront recourir aux *Mélanges* de l'année dernière, mois de mars et d'avril. J'avais con-eillé à M. Tanner de lire un ouvrage du Dr. John Lingard : *mélanges de controverses religieuses avec l'évêque de Durham* et un ouvrage de Charles Butler contre sir Robert Southey : *The book of a Roman Catholic Church*, traduit en français sous le nom d'*Eglise Romaine*. Mais ce monsieur ainsi que tous ses collègues sont si occupés à convertir les âmes de nos bons Canadiens, en leur jetant par la tête des bibles, évangiles et tracts, qu'ils n'ont pu se rendre familiers avec ces ouvrages. Ils ont aussi à remplir les colonnes d'une gazette importante : *The Missionary Record*. Cette gazette est pleine d'inventions ; il faut en effet avoir l'esprit bien inventif pour inventer tout ce qu'il y a dedans. En voulez-vous voir quelques échantillons, prenez le numéro de novembre 1843 et lisez : *Extracts from M. V's journal*. Il paraît que ce révérend M. V. a assisté à un sermon dans une paroisse où on faisait une retraite, il y avait douze ou quinze prêtres dont quelques-uns étaient jésuites. Le prédicateur ayant aperçu M. V. perdit contenance et ne pu prêcher que trois quarts d'heure, au lieu de deux heures qu'il avait coutume ; l'aspect de M. V. l'avait si intimidé.... surtout l'aspect

de M. V. tournant sa bible dans ses doigts, comme il le dit ; c'était une chose terrible cela, et qui avait de quoi intimider un Bourdalou ou un Bossuet. Toujours le prédicateur pour ne plus s'exposer aux regards de M. V. feignit d'être malade ; alors on fit venir le vicair de St. S. qui prêcha sur Zachée et Marie Magdeleine. Il fit un excellent sermon et dit d'excellentes choses, entr'autres "que la confession ne servait de rien ;" mais M. V. a le courage d'ajouter "à moins qu'on ne soit converti, je ne lui croyais pas tant de candeur et de franchise ;" ensuite le nouveau prédicateur dit que ceux qui n'iraient pas en paradis iraient en enfer : *He said they must choose either Heaven or Hell as there was no intermediate place.* Preuve certaine qu'il n'y a pas de purgatoire. Tout cela était bien beau dans le sens de M. V. ; mais malheureusement ce vicair de St. S. gâta tout, en voulant prouver que la confession était nécessaire pour obtenir le pardon de ses péchés. On voit qu'ensuite M. V. a voulu avoir une conférence avec les prêtres, mais ces messieurs ont eu tant de peur des argumens de ce fameux logicien qu'ils n'ont point voulu l'admettre dans leur maison, ni aller disputer avec lui à la porte de l'église. Voilà pour le journal de M. V. ; mais il y a aussi le journal de Madame V. *From Mrs. V's journal, Rudeness of a Priest.* Ce prêtre a eu la rudesse de faire sortir cette dame, ministre ou ministresse, d'une maison où il portait le bon Dieu, parce qu'elle scandalisait ceux qui étaient, ne voulant point se conformer aux autres ; elle fut chercher son mari qui vint aussitôt avec sa bible pour prouver que le bon Dieu était au ciel, par conséquent qu'il ne pouvait pas être dans la maison de la malade ; mais trois ou quatre femmes robustes, n'y ayant point d'hommes là, se saisirent du ministre et le mirent dehors. Madame V. malgré toutes ces avanies ne se rebuta point, et elle eut le bonheur de parler du bon Dieu à la pauvre mourante car le prêtre en lui donnant le bon Dieu avait oublié de lui parler du bon Dieu.

Mais ces pauvres colporteurs de bibles quel progrès font-ils ? Voilà qu'à Ste. Elizabeth, ils ont eu une conférence publique dans l'église avec les prêtres qui faisaient une mission dans cette paroisse. Qu'y ont-ils gagné ? ont-ils converti une seule personne à leur foi ? Pas une. Au contraire les habitans qui ont du bon sens mais dont les paroles ne sont pas toujours des plus douces, disaient : quoi ! on a transporté le St. sacrement dans la sacristie pour faire renir ces gueux-là dans notre église, s'ils viennent den-ain, nous prendrons nos fouets, et nous les argumenterons de façon qu'ils n'auront plus envie de revenir.

Le *Missionary Record* de mai 1843 fait un splendide éloge de M. et Madame V.... Le grand père de cette dame eut le bonheur d'acquérir une bible en 1797, et ça a été pour cette famille une source de lumières et de bénédictions Suisses.

M. l'éditeur, l'hérésie de la bible est pourtant la plus dépourvue du bon sens qu'il puisse y avoir. Comment un livre peut-il prouver son authenticité par lui-même. D'ailleurs, tout ce que J.-C. et les apôtres ont enseigné est contenu dans ce livre ; St. Jean, ch. xx. 30 et xxi. 25, fait clairement entendre le contraire ; et St. Luc, actes. II. v. 40, qui dit que J.-C. fit plusieurs discours à ses apôtres après sa résurrection. Où trouve-t-on ces discours dans quelle bible sont-ils imprimés ? Il faut donc une tradition divine, et cette tradition n'est autre chose que le tribunal que J.-C. a institué, ou autrement l'Eglise catholique, dirigée par le successeur de St. Pierre, et les successeurs des apôtres ; c'est ce tribunal auquel J.-C. a promis l'assistance de son St. Esprit jusqu'à la consommation des siècles et contre lequel les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir.

L'Eglise est donc ce corps enseignant et vivant qui peut dire, comme J.-C. son divin époux, si vous ne croyez à mes paroles croyez à mes œuvres, elles sont grandes ces œuvres, même doctrine, mêmes dogmes que J.-C. mêmes miracles et de plus grands encore, comme ce divin maître lui a promis, St. Jean xiv. 62. Ces miracles se sont opérés dans toute la terre et dans tous les tems jusqu'à nous ; mais les hérétiques sont de vrais septiques qui refusent de croire à ce qui se passe devant leurs yeux ; mais qu'un Thayer, mini-tré protestant, assista à Rome au procès de la béatification de Benoît de Labre, il se rend à la conviction, et de ministre de l'erreur, il devient ministre de la vérité, prêtre catholique ; qu'un Juif endurci ait une apparition de la Ste. Vierge, il est renversé, prosterné, et devient en se relevant un nouveau St. Paul.

Mais, disent les hérétiques bibliques ; l'Eglise catholique refuse l'autorité de la bible, et cependant elle s'en sert pour prouver son existence. A ceux-là, je leur demanderai si les apôtres se servirent de l'Evangile pour prouver leur mission divine, ainsi que de son autorité pour prouver ce qu'ils enseignaient ? Mais ce n'est pas tout ; d'où les catholiques tiennent-ils leur bible, ou l'Ecriture Sainte, de la tradition divine, du tribunal que J.-C. a institué ; tribunal qui seul peut juger de la véracité des écritures. La bible approuvée par ce tribunal peut donc servir de règle de foi aux catholiques. Mais d'où les hérétiques tiennent-ils leur bible ? Comment peuvent-ils en prouver l'autorité ? Qu'ils nous le disent. Ce livre si souvent copié, altéré par les copistes et les imprimeurs, ce livre si souvent revu et corrigé, augmenté et diminué par des hommes sans aveu peut-il faire une règle de foi.

Me permettez vous une petite comparaison, M. l'éditeur. Voyez deux champions qui s'avancent l'un contre l'autre ; l'un armé d'un bâton et l'autre d'un glaive et d'un bâton ; celui qui n'est armé que d'un bâton dit à son antagoniste : ne vous servez point de votre glaive, car je ne veux point m'en servir, mais d'un autre côté ne vous servez point de votre bâton, car c'est mon arme à moi." Cette comparaison toute triviale qu'elle est, nous